Jean Prod'hom

RENDEZ-VOUS À DELLEY

« Rendez-vous à Delley », c'est l'aboutissement d'un coup de cœur pour « Novembre », le 3ème livre de Jean Prod'hom, paru aux Editions d'autre part en 2018. D'un coup de cœur, mais aussi d'une légère déception. En effet, Jean retrace dans son ouvrage les observations et réflexions faites au cours d'un périple qui l'a conduit, en une dizaine de jours, à travers le Pays des 3 Lacs, du Riau sur les hauts de Lausanne au barrage de Port près de Bienne. Venant d'Estavayer, Jean passe par Portalban puis, longeant le lac, il poursuit son chemin en direction de Cudrefin. S'il était monté sur les hauteurs de Delley, si sa curiosité l'avait amené à passer le porche du château et s'il avait alors fait connaissance avec DSP, nous aurait-il dédié un chapitre ? Et, si oui, qu'aurait-il écrit ?

Beaucoup de si et de questions sans réponses. Ainsi est née l'idée, à l'occasion du 25ème anniversaire de DSP fêté en 2019, d'inviter Jean à rédiger ce chapitre supplémentaire.

Nous lui avons donné toute liberté concernant le contenu et il s'est laissé prendre au jeu. Il nous a rendu visite à plusieurs reprises, a fourré son nez partout, a posé d'innombrables questions, s'est émerveillé pour plein de choses que nous n'avions même pas vues et a entrepris différentes recherches. Dans ce voyage romancé, il est remonté jusque dans la nuit des temps puis a tramé des liens entre le passé et le présent et s'est mis à écrire. Vous avez entre vos mains le fruit de son parcours qui décrit notre travail de création de variétés sous un angle qui ne nous serait certainement jamais venu à l'idée. Laissez-vous surprendre, nous espérons que cet ouvrage vous plaira, vous distraira et vous inspirera.

Evelyne, la direction et toute l'équipe de Delley semences et plantes SA

Delley. Assis au tronc jaune et bleu d'un noyer je dois lever la tête pour en apercevoir les branches où parfois le vent agite faiblement les feuilles rongées. Je ne sais pas l'heure; l'après-midi avance sans doute vers sa fin; je sens derrière moi le soleil s'abaisser sous les nuages immobiles. Presque le silence: à ma droite des voix dans le village…

Sans que nulle ligne du terrain ne l'y conduise le regard se tourne vers le lac et s'en détache avec peine; il est lisse et d'une couleur; une lisière de forêt en déchire le bas, parfois un tremble le dépasse. Derrière lui dans une épaisseur bleue où subsistent à peine, faussés, le rouge des toits et le vert des prairies, le pays de Neuchâtel, sans rien qui détourne les yeux de la belle ligne calme des eaux.

Gustave Roud
Journal – juillet 1919

VIVRE

Des femmes et des hommes rencontrés ce printemps à Delley, de mes promenades aux environs du château, mes observations, de mes rêveries et de mes lectures, il me reste aujourd'hui ce quelque chose que les mots peinent à dire mais qui, invisible et miraculeux, nous porte vers l'avenir et nous justifie. Pour lui donner consistance je suis remonté dans le temps, aussi loin qu'une barque à fond plat le permet, d'où je ramène une poignée de mots que je lance à mon tour, obéissant ainsi à l'appel auquel répondent depuis qu'ils existent, chacun dans sa langue, le merle et le hêtre, le lièvre et le coquelicot.

*

Le glacier du Rhône a effacé il y a plus de 10 000 ans les traces des anciens peuplements; il a agi comme une râpe, laissant lors de son retrait une plaine humide et nue, limitée au nord par un pli qui longe et surplombe les lacs – ils n'en faisaient qu'un alors –, bordée au sud par un renflement de collines qui ondulent jusqu'à la Sarine. Cette plaine peu amène, traversée par une ribambelle de cours d'eau que les pluies et la fonte des neiges faisaient saisonnièrement déborder, était recouverte de roseaux et de laîches, d'aulnes chétifs, de ronces, de pruneliers, de bouleaux tourmentés. Paradis des batraciens, elle offrait un refuge aux oiseaux de passage, aux vanneaux, aux oies et aux canards; un gîte aux castors et aux sangliers. Chambard et silence. Des groupes semi-no-

mades venus de l'ouest s'y aventuraient, attirés par l'eau du lac comme l'est par le nord la pointe aimantée de nos boussoles.

C'est dans cette plaine que je piste un petit groupe dont j'ai emboîté le pas la veille; nous sommes à la fin de l'automne et les eaux abondantes compliquent leur avancée. Les deux hommes et les deux femmes ont laissé derrière eux ceux dont ils ont voulu s'émanciper, bien décidés à faire souche et à fleurir ailleurs. Ils viennent des rives d'une large rivière qu'ils regrettent déjà, ses limons fertiles et ses méandres riches en truites.

Ils suivent Gaur, l'aîné, qui leur a parlé au retour de l'une de ses expéditions solitaires d'un lac poissonneux et de terres meubles à trois jours de marche. Je ne suis pas seul à penser que les choses se sont passées ainsi, il suffit d'ouvrir les yeux, de considérer le relief, de suivre les rivières, de restaurer les forêts bûcheronnées et d'éliminer du revers de la main tout ce que l'homme a ajouté au paysage depuis ces temps très anciens: les routes et les auberges, les silos des frères Bossy à Corcelles, le réservoir d'eau de Grandcour, les clochers de Saint-Aubin et de Ressudens.

Les quatre jeunes gens qui traversent la plaine à la queue leu leu ne me sont pas étrangers, ils ont les traits de ceux que Jean-Loup Trassard a ressuscités dans ses nuits de Mayenne et qui habitent les miennes; ils répondent aux noms de Gaur, Muh, Pek et Souaou. C'est sur Muh que se fixe mon attention, c'est elle en effet qui a la charge de ce qui m'amène ici à Delley.

Il n'y a pas de chemin pour longer les rivières, ils ont suivi le cours de l'Arbogne comme une main courante, jusqu'à la plaine. Gaur reconnaît au loin les deux lignes d'horizon qui retiennent les eaux du lac dont le glacier a creusé le bassin. Ils traversent le marais, les rivières et leurs affluents qu'enjambent des arbres déracinés: l'Eparse, la Broye et la Petite Glâne. Ils iront dormir de l'autre côté, sur un relief loin des moustiques et des inondations.

Ils déposent à côté de leur litière de fortune leur sac de peau, avec dedans le silex qui manque au pays des lacs – Gaur n'en a pas vu lors de son premier voyage –, une longe de cuir, une petite meule de grès, un ciseau de pierre gainé de bois de cerf, des pendeloques de dents perforées, un collier de pierres de quartz blanc, un arc en bois d'if, un couteau, une herminette au manche de frêne. Gaur et ses compagnons savent d'expérience qu'on est toujours trop chargé et qu'il y a plus dans un grain de blé que dans une galette. Muh tient bien serrée contre elle une besace dont on a hâte de connaître le contenu.

Si je ne précipite rien, ce n'est pas pour céder aux ficelles du roman – dont je me garde comme de la peste –, mais parce que la lenteur de Muh et de ses compagnons m'oblige à considérer l'essentiel et me rapproche de leur vie dépouillée. Ils montent le lendemain au sommet du pli qui déroule ses bonnes terres jusqu'au lac. Gaur a retrouvé en chemin les cailloux déposés ou repérés lors de sa première exploration. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit ce

jour-là, dans cette langue sommaire et rude dont les mots n'ont jamais plus de quatre sons. Mais ils ont vu, j'en suis convaincu, ce que Gustave Roud a vu en octobre 1919 et ils ont éprouvé ce que j'éprouve à mon tour: le soleil sur le lac, la ligne bleue du Jura, le ciel entre les nuages immobiles.

C'est ici mais ça aurait pu être ailleurs, aux Friques par exemple où les archéologues ont retrouvé une hache de pierre, ou sur les rives du lac entre Yverdon et Cudrefin. A y bien regarder, le choix de Gaur est judicieux, ils garderont les pieds hors de l'eau, éviteront les fluctuations du lac et l'invasion des moustiques. Tout est lacunaire, c'est la suite qui compte. Il me faudrait de nombreuses nuits encore, d'autres rêves et des pages entières pour rendre compte des premiers moments, des premières semaines, des premiers mois de l'établissement de Muh et de ses compagnons à Delley. Je ne veux suivre que la piste d'où s'origine ce qui se trame aujourd'hui au château.

*

J'espère avoir suffisamment bien tracé la passe qui nous conduit sur ce plateau, dont les ravins creusés par le ruisseau des Côtes et celui de la Côte Lombard protègent l'accès. Ils ont exploré les environs, ont vécu de rien; ils sont restés sur leur garde et ont effacé toutes traces de leur présence aussi longtemps qu'ils ont été sans défense et sans

toit. Une année, il leur aura fallu une année pour qu'ils puissent enfin, à tour de rôle, s'abandonner au sommeil.

*

J'en arrive à ce jour du second automne passé à Delley. Muh, pieds nus, trace avec la pointe d'une branche de noisetier un rectangle de cinq pieds de large et de vingt de long, à quelques pas de l'abri où ils dorment, là où, dès leur arrivée, Gaur a arraché et brûlé les ronces et les pruneliers. Elle empoigne l'herminette, racle le sol, brise les mottes; elle retire les pierres, mélange la cendre à la terre qu'elle a tamisée. Muh ouvre enfin sa besace, en tire quelques aiguilles en os, un bol en érable et une boîte d'écorce de bouleau. Elle tend la boîte à Gaur qui en retire le couvercle fixé par de la bétuline; il verse la moitié de son contenu dans la paume de Muh. Ce sont les semences que sa mère lui a confiées, des graines domestiquées depuis plusieurs années déjà. Elle sait comment agir, elle a vu faire sa mère. Elle les jette en l'air, elles tombent, elle les enfouit. Elle répète l'opération avec la seconde poignée que Gaur lui tend.

Les graines domestiquées sur les rives de la Sarine, venues jusqu'ici sans l'aide du vent, vont s'éveiller au contact de cette nouvelle terre, passer l'hiver et délivrer au printemps leurs secrets. Je voudrais réveiller moi aussi cette expérience – pas seulement la nommer –, faire un peu de lumière sur ce qui fut, en empruntant le chemin par où les

choses sont devenues ce qu'elles sont. Les graines que Muh a semées se souviennent du milieu dont elles proviennent et qui les a façonnées, des caractéristiques qu'elles ont développées et de celles qu'elles tiennent en réserve. Tu as beau te retourner, il n'y a rien, l'homme a pourtant de tout temps ce passé et cet avenir entre les mains.

*

Les graines semées avant les premières gelées ont germé dans la terre et les cendres, elles se sont développées tout l'hiver sous un tapis blanc qui les protège, si bien qu'au printemps, lorsque la neige fond, c'est du vert tout neuf qui pointe le nez sous le regard ébloui de Muh. Mais un vert qui aiguise l'appétit du lièvre et du chevreuil, dont il convient de rendre la vie impossible, de multiplier les embrouilles: églantiers, ronciers, épines noires. Muh fixe des branches de noisetier aux piquets de chêne dont elle entoure son jardinet. Elle monte la garde.

Muh surveille la pousse de ses blés avec l'attention de l'écolier qui suit à toute heure du jour et de la nuit la germination de son haricot; elle arrache les laiterons, les ciguës, les liserons, les mourons, qui profitent eux aussi des soins qu'elle a prodigués à la terre; elle prend garde à ne pas casser les hampes fragiles de ses blés. Elle rêvasse, songe déjà à augmenter la surface de sa parcelle et à doubler ses récoltes; elle pourrait ainsi améliorer leur ordinaire

et nourrir les aurochs que Gaur a aperçus dans les environs. Pour autant que les épis résistent aux brûlures et à la verse, au soleil et au vent.

Muh vit dans un espace si réduit qu'elle touche son jardin du bout des doigts, où qu'elle soit; ses questions se confondent avec ses réponses, ses retards avec ses anticipations, flux tendus et flux poussés. Muh et ses compagnons vivent collés à la terre qui les cheville, épousent ses courbes sans jamais quitter une indétermination première. Ils vivent sans préférence, n'en ont ni le temps ni l'envie. Rien de singulier non plus ni de personnel; ils prennent soin de ce qui est là sous leurs yeux; leur avenir et leur passé se rabattent sur le présent. Tous les quatre interrogent le ciel à l'aube et au crépuscule, ils s'endorment le soir à tour de rôle, aux aguets; ils balancent, fragiles, en équilibre entre le dedans et le dehors; ils ne savent rien encore de la paix et du repos. Libres, ils ne songent pas encore à s'affranchir de la nécessité avec laquelle ils ne font qu'un.

Si le manteau de protection dont Muh a entouré son jardin tient à distance les lièvres et les chevreuils, il ne peut rien contre les oiseaux qui fondent du ciel. Elle fait tout pour que les alouettes nichent ailleurs qu'au milieu de ses épis et que les chardonnerets se satisfassent des cardères du marais. Les quatre compagnons mettent toutes les chances de leur côté, montent la garde à tour de rôle.

Lorsqu'enfin le grain est mûr, Muh et Gaur se saisissent d'un couteau de silex et d'une faucille dentée; ils moisson-

nent épi par épi le blé que Pek et Souaou entassent et mettent à l'abri: la paille améliorera leur litière, on battra les épis après quelques jours de beau. Soufflé, tamisé, écrasé par le grès, le grain deviendra farine, la farine galette ou pain.

Muh a mis de côté les plus beaux épis, les plus résistants; elle choisit les grains les plus généreux, les plus prometteurs; elle les verse dans la boîte de bouleau qu'elle ferme hermétiquement avec de la bétuline; elle glisse la boîte dans un vase de terre cuite; elle glisse celui-ci au creux d'un arbre mort: les semences pourraient faire des envieux et engendrer de mortelles convoitises.

*

Une page se tourne, la suivante serait illisible si elle ne contenait le sens de celle qui la précède. Muh et ses compagnons ont pour unique viatique une poignée de grains de blé glissés dans une boîte d'écorce de bouleau; ils les versent au crédit de ceux qui viendront après eux. Cette précaution vitale est venue jusqu'à nous, ne pas perdre ni lâcher le fil tendu qui tient ensemble le passé et l'avenir.

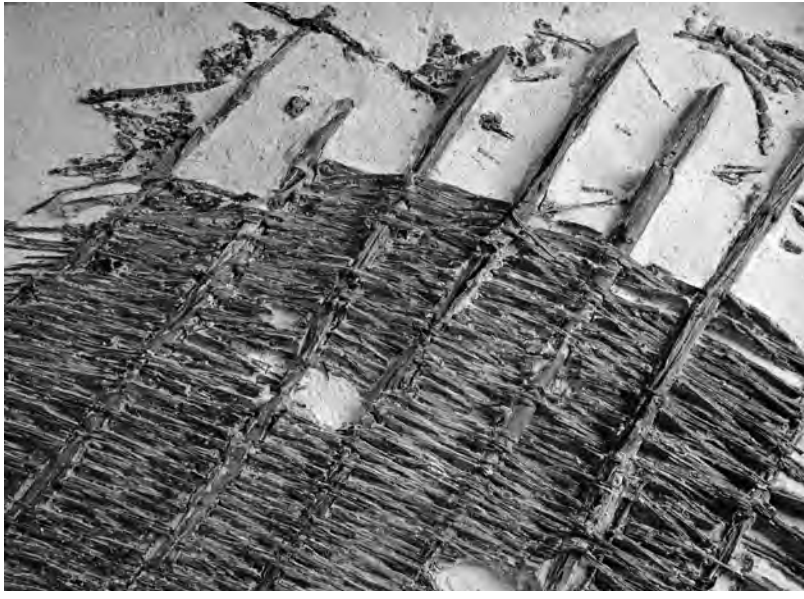
La partie a commencé lorsque l'homme a pincé un grain de blé entre le pouce et l'index, l'a détourné de sa bouche pour l'enfoncer dans la terre. Les voilà liés pour toujours, aussi longtemps que ni l'un ni l'autre ne tire pour lui seul ce qui appartient aux deux. Ils dérivent l'un et l'autre sur la

même barque, aucune trace écrite de ce voyage, le grain est tout à la fois son actualité, son avenir et ses archives. Rien ne s'est plus arrêté à Delley depuis cet automne-là, avec tout près le lac, le bois de la Motte, les cris des geais, le chant des merles.

*

On dit que les connaissances et les outils manquaient aux premiers hommes. En réalité on doit tout ce qu'on sait à leur ignorance et à leurs observations hésitantes, à la durée et à leur patience. En moissonnant les lignées à maturité précoce, ils ont éliminé sans le vouloir les lignées à maturité tardive; ils ont sélectionné les grains des épis longs, les grains dodus. Ils se sont avisés en outre que la terre s'épuise, ont vérifié le rôle du fumier dans la croissance de leurs cultures. Ils ont su améliorer les rendements et réduire la verse, si bien que les caractéristiques des grains retenus au cours des ans se sont inscrites toujours davantage dans les lignées locales, si patiemment, si lentement que nous avons été amenés à ne voir dans ce miracle qu'une évidence.

Nous avançons sur le vide, établis à l'extrémité du tablier d'un pont que nous prolongeons à l'estime; nous naviguons sur une embarcation qui laboure silencieusement l'étendue, ouvrant un sillon qui se referme après notre passage. On voudrait tant que le voyage continue.



SÉLECTIONNER

Ce ne sont pas les marais qui m'ont égaré lorsque je me suis rendu pour la seconde fois à Delley, mais la Broye qui en cache deux: l'ancienne et la nouvelle, ou plutôt le canal creusé il y a plus d'un siècle, qui emmène les eaux de la première jusqu'à Salavaux. Quant à la Réforme du XVIe siècle, elle a si soigneusement mis en miettes ce pays, catholique et protestant, fribourgeois et vaudois, qu'il est impossible aujourd'hui à quiconque d'identifier, là où il est, l'autorité cantonale de tutelle, de savoir s'il doit prononcer le « s » final de Morens et si, dans l'église de Gletterens, c'est au Dieu des catholiques ou à celui des protestants qu'il adresse ses prières.

C'était un dimanche d'avril, j'ai fait une halte devant la fresque de la multiplication des pains de l'église de Ressudens puis un saut à Grandcour: le château bruissait de vie. Il faudrait cependant bientôt le rafraîchir, et c'était tristesse de penser au courrier recommandé que recevraient les locataires, les enjoignant d'aller voir ailleurs. Je me suis consolé à l'idée que les chambres du château accueilleraient peut-être des personnes âgées ou des enfants en difficulté plutôt que les services anonymes d'une administration.

*

Si de grandes lettres capitales n'avaient pas indiqué l'affectation de la construction qui se dresse sur la route de Missy, j'aurais pris le Musée romain de Vallon pour un silo indus-

triel et je serais passé à côté de deux belles mosaïques du IIIe siècle. On y voit Bacchus, Ariane et des scènes de chasse dans un décor de fleurs stylisées. Une botaniste a reconnu il y a quelques années l'acanthe et l'ellébore, le pavot et la clématite; pas de certitude en revanche pour la fleur du mouron qui ressemble tant à celle du fraisier, et la fleur du souci que l'on peut confondre avec celle du salsifis.

Plus loin, les droites et les perpendiculaires qui traversent l'ancien marais convergent au centre de Saint-Aubin, elles disparaissent dans une enfilade de ronds-points auxquels s'ajoutent des zones de dépose et des parkings. De cette chape de béton d'où n'affleure plus aucune terre s'élance, lente et désobéissante, une courbe qui s'élève, bientôt chemin de terre à double ornière qui s'éloigne, longe un bois, y entre et s'y perd.

Le château de Delley m'apparut enfin, entre des architectures pavillonnaires et un bouquet d'épis en acier inoxydable trônant au milieu d'un giratoire. Le vert des pelouses a remplacé les compartiments de broderies fleuries et les rideaux de charmilles du XVIIIe siècle, avec au premier plan la chapelle et l'allée qui y conduit, au second un bout de lac, le ciel et le Jura. Le soleil qui éclairait le tableau restaura un bref instant les échos des fêtes anciennes.

*

On entre dans la propriété par un arc monumental sans portail. J'aurais été bien en peine de dire, si je ne l'avais su au préalable, à quelles activités les propriétaires du domaine se livraient; aucune vie alentour, ni caquètements ni sonnailles; la ferme et ses annexes demeuraient étrangement silencieuses, l'eau ne coulait plus au goulot de la fontaine tapissée de mousses.

C'est une tout autre impression qui s'imposa le lundi suivant; plusieurs véhicules occupaient en effet la cour d'honneur et, plus loin, celle de la ferme et de ses dépendances. Les voitures étaient trop nombreuses et trop mal parquées cependant pour que je songe à un établissement de santé ou au siège d'une riche fondation. A vrai dire, et très curieusement, c'est à un casino que le château de Delley me fit penser. Mais l'idée qu'une clientèle discrète, riche et désoeuvrée s'adonnât à une telle passion un lundi matin eut tôt fait de me ramener à la réalité.

Je ne me trompais pourtant pas tout à fait, on jouait bel et bien dans ces lieux, mais à un autre jeu, au grand jeu dont Darwin a énoncé les principes au milieu du XIXe siècle. Les châteaux s'adaptent eux aussi aux mues de l'histoire, des usages s'éteignent, d'autres se mettent en place.

*

On reconnaît au printemps, dans les environs du château mais aussi du côté de Chabrey et de Gletterens, des jardinets

aux dimensions de celui de Muh. Mais à l'endroit même où celle-ci jouait à chaque coup sa vie et l'avenir de sa petite communauté, l'équipe de Delley engage d'innombrables parties en parallèle qu'elle relance année après année. Les joueurs retiennent à l'automne les grains les meilleurs qu'ils remettent sur le tapis, avec l'espoir que ceux-ci tiennent les promesses qu'ils ont placées en eux et leur amènent le jackpot. Cette impression de jeu est redoublée, mais en un autre sens, par le va-et-vient des véhicules multicolores utilisés pour semer et battre, aux dimensions si réduites qu'ils semblent sortis d'un rayon des jouets Weber.

*

Les ingénieurs de Delley partagent l'idée que le monde est une immense loterie. Mais plutôt que de laisser le hasard et les circonstances décider seuls de l'issue de la partie, ils réduisent leur part respective en croisant des lignées connues, en choisissant parmi leurs rejetons ceux qui se distinguent par leur grosseur, leur teneur et leur résistance. Ils ne lâchent rien et serrent le jeu sur une durée d'une quinzaine d'années qui, si elle ne leur garantit pas le succès, a la vertu d'accélérer le processus.

Mais les ingénieurs ne sont pas dupes, les probabilités d'obtenir le bon numéro sont si faibles et la mise engagée si importante qu'il serait préférable, s'ils voulaient réellement faire fortune, de jouer au Banco ou au Magic à l'Oxford Pub

de Corcelles ou au Gottau de Saint-Aubin. Rien n'a pourtant fondamentalement changé, on enfouit aujourd'hui comme hier le grain dans le sillon. Le message qu'il contient et qui se perd dans la nuit des temps se déploie comme un nénuphar, se déplie comme un origami. On ne s'étonne plus de ce miracle depuis que nous mangeons à notre faim, mais ce fil qui tient tendu le passé et l'avenir donne le vertige.

*

Muh vivait au rythme des saisons, la tête pleine de la veille et du lendemain, sans qu'elle puisse jamais s'en écarter et oublier. L'écriture a permis de suppléer à sa mémoire et à la nôtre, d'organiser nos innombrables observations. Les enveloppes de papier et les caisses en bois, les sacs de coton et les caissettes en plastique ont détrôné la boîte de bouleau, les agrafes ont remplacé la bétuline. C'est l'écriture qui a ouvert à l'homme le champ du possible, c'est elle qui l'a amené à opérer sur des signes, à étendre dans le temps et dans l'espace ses pouvoirs; c'est elle qui a permis de suivre au plus près le grand jeu des croisements et des adaptations inventé par Darwin, de la fécondation initiale aux premiers grains, des grains à l'épi, de l'épi à la ligne, de la ligne à la parcelle, de la parcelle aux champs de multiplication. Penser c'est classer, et classer c'est identifier. Surtout ne pas mélanger les contenus et les contenants, les grains et les étiquettes. Tous les hôtes du château s'activent aujourd'hui sur des

fichiers et des tableaux électroniques. Mais que de mauvaises pioches pour tirer de ces mariages de pollens et de pistils non seulement une variété stable, homogène et distincte, mais une variété qui réponde également aux exigences de notre temps, une variété à haute qualité boulangère, résistant aux maladies et solide sur ses pieds. Des deux-cent cinquante mariages de blé d'automne organisés chaque année par les ingénieurs d'Agroscope naîtront, quinze ans plus tard, deux ou trois variétés nouvelles. Si tout se passe bien. On les baptisera alors en grande pompe, comme des nouveaux-nés. Voilà une nouvelle farine, voilà un nouveau pain.

*

Delley, c'est à la fois un laboratoire et une salle de jeux, l'homme y tâtonne et y jongle, austère et funambule. Il faut cependant compter sur le talent du sélectionneur qui anticipe et qui parie sur l'avenir. Beau joueur, il se doit d'accepter le verdict du milieu, la réussite et l'échec; l'échec surtout qui l'oblige à relancer sur le tapis de nouveaux grains et de nouveaux espoirs.

On appelle progrès la relance indéfinie de ce que l'homme a obtenu, de ce progrès nous en avons tous profité: nous disposons de blés mieux adaptés au milieu et à nos besoins, nous mangeons à notre faim et des années d'existence sont venues s'ajouter à celles qui nous étaient autrefois promises. Ces progrès n'ont pas empêché les méthodes de sélection des semences de rester douces, elles obéissent aux principes mis en oeuvre par Muh et ses compagnons. Les ingénieurs d'Agroscope et de Delley ne contreviennent pas aux habitudes anciennes: ils amendent les terres, sèment, désherbent, jettent un oeil dans le ciel, l'autre sur la terre; ils manient le couteau et la faucille, moissonnent, battent, choisissent.

*

Les ingénieurs ont pourtant, chemin faisant, dégagé de nouvelles règles; ils ont fait de nouvelles observations, posé de nouvelles hypothèses, tiré des conclusions, affiné des méthodes, surmonté des obstacles, mais jamais ils n'ont usé du forceps ou bandé les pieds des jeunes Chinoises.

On entend poindre cependant, aux alentours des établissements dans lesquels se conçoivent les semences de demain, une inquiétude et des interrogations, nées du souvenir des formes sombres d'épuration que l'histoire à connues. Cette inquiétude a pris de l'ampleur depuis que l'homme lit les quatre lettres (ACGT) concaténées de l'acide nucléique. On entend cette inquiétude plus distinctement encore depuis que des chercheurs interviennent sur le texte qui court comme le furet de génération en génération. Certains soupçonnent dans ces opérations d'ajout, de suppression ou de déplacement à l'intérieur du génome, une tri-

cherie comparable aux coups de force dont font preuve les bandits pour cracker le code d'un coffre-fort ou d'une machine à sous.

J'ignore si, agissant ainsi, les ingénieurs outrepassent leurs droits, si les techniques utilisées dans les laboratoires sont de nature fondamentalement différentes de celles de Muh, mais je crois être en mesure de traduire la crainte qui se fait entendre un peu partout: les industriels pourraient, disent-ils, en renonçant à l'empirisme tendre de la domestication classique, miner le principe même du jeu sur lequel nos vies reposent. En révisant les instructions, en opérant sur le texte sans laisser les traces de leurs manipulations, les ingénieurs pourraient rendre le jeu illisible. Pire, ils pourraient, disent-ils, en ne lui laissant qu'un rôle de figurant, faire perdre la tête au milieu, offusquer celui qui faisait jusque-là office de juge de paix et le pousser à se venger.

J'ignore, je le répète, si ces craintes sont justifiées, mais nous devrions, quoi qu'il en soit, nous rappeler que l'existence du jeu précède les gains qu'on peut en tirer. Ne songer qu'aux seconds pourrait brouiller la donne et nous conduire à couper la branche sur laquelle nous sommes assis. En court-circuitant les saisons et les générations, nous pourrions perdre à la fois le fil d'anciennes observations et le nord. Sans compter que d'autres nuages s'amoncèlent sur nos têtes: la concurrence est toujours plus rude, il est toujours plus difficile de sortir de son carrousel, de s'en échapper, de ne pas épouser le rythme que le profit et la croissance nous ont imposé.

Depuis un peu plus de deux siècles, depuis que le temps des horloges a remplacé celui des intempéries, la division du travail et la spécialisation des emplois commandent toujours davantage l'organisation de nos sociétés. Cette révolution est à l'origine de la rationalisation des actes professionnels et de leur efficacité; elle a facilité la multiplication des produits et l'accélération des échanges. Elle a été source de richesses comme on dit, mais celles-ci ont un prix.

C'est une nouvelle pénibilité, une nouvelle pauvreté qui nous afflige. L'idée de ne faire qu'un, de ralentir, de respirer, de s'attarder, a rejoint le pays des contes. Tout ce qui est susceptible d'accroître la quantité de biens se doit d'être exploité; nous n'avons plus aucune minute, il y a toujours et partout du pain sur la planche.

A l'urgence à laquelle les premiers hommes devaient répondre et qui les sollicitait corps et âme s'est substitué un lent éclatement de nos existences, un effondrement de leur cohésion, un délitement de leur sens. Je me sens par moments étranger au monde, comme si quelque chose me manquait, quelque chose comme une confiance, cette confiance qui nourrissait les collectifs et poussait chacun de ses membres vers l'avenir. J'en perçois le manque aujourd'hui, où que je sois, dans les entreprises, les bureaux, les institutions.

*

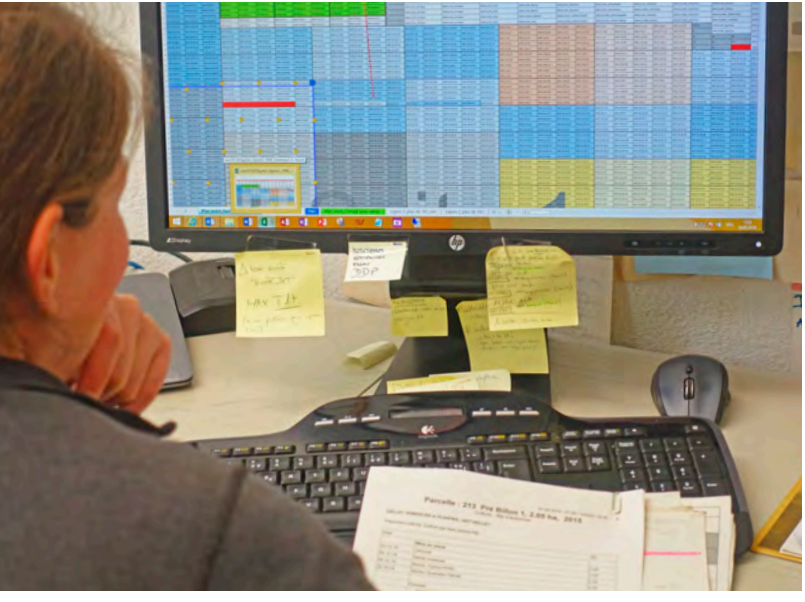
L'équipe de Delley est soumise elle aussi à l'extension de la lutte et de la concurrence, elle n'échappe pas non plus aux bouffées de fatigue et de tristesse qui en sont la conséquence. Quelque chose pourtant résiste au château, les humeurs du ciel en effet – dont il est difficile de faire l'économie – et la taille de l'entreprise obligent à la solidarité et à la polyvalence: on veut parler à l'ingénieur, il est au champ; on cherche l'agriculteur qui bat des bouquets de blé, il est parti livrer du matériel; la fleuriste est à la poste, le biologiste sème. J'ai même vu un ingénieur jongler en face de la chapelle. Tant mieux.

Et si les pouvoirs publics anticipent et orientent la politique agricole en amont, les utilisateurs décident en aval; les acteurs de la filière ne cessent entre temps de faire monter et descendre l'information, des agriculteurs aux sélectionneurs, des sélectionneurs aux minotiers, des minotiers aux ingénieurs, des ingénieurs aux usagers, des usagers aux boulangers.

Les multinationales et la grande distribution n'ont donc pas gagné la partie. Et parce qu'un jour il faudra bien reprendre la main, il est bon que le jeu continue à Delley et à Changins, à Reckenholz et chez les agriculteurs; qu'on y poursuive le travail commencé par Muh, qu'on facilite l'émergence de nouveaux blés, de nouveaux maïs, de nouveaux sojas; qu'on maintienne vivantes d'anciennes variétés dont on pourrait un jour avoir besoin. Aller à pas lents, s'attarder, revenir, patienter pourrait être d'un grand secours s'il se confirme que prendre au plus court conduit au mur.

*

Nous exigeons des certitudes, elles font en réalité obstacle à l'ignorance d'où naît la connaissance; l'une et l'autre habitent nos vies, elles croissent ensemble, leur fragilité en fait la valeur et en assure la relance. Et puis, il y a dans la semence un secret qui fait tenir ensemble le merveilleux et ce qu'on croit comprendre, la mémoire de ce qui fut et la promesse de ce qui sera; c'est ce secret, avec son recto et son verso, qui donne sens, cohésion et valeur à nos travaux et à nos vies fragmentées.



RÊVER

Du château où vécut Joseph-Tobie-Nicolas-Ignace de Castella, il ne reste qu'une coque vide que chaînent aux angles des pierres jaunes du Jura, le stuc froid des plafonds et un coupon de cuir de Cordoue; deux ou trois souvenirs de la vie de château sur les carreaux de faïence de la cheminée du hall et la nymphe Pomone qui lâche d'un ciel de lambris les fruits mûrs de son verger. Et puis, accrochées aux murs de la grande salle, les copies d'une série de six aquarelles qui font voir les extraordinaires jardins auxquels Tobie a consacré la seconde partie de sa vie tandis que le vieux monde basculait. On l'aperçoit en pied à l'avant-scène de l'une d'elles, dans un étrange accoutrement dont nous aurons à reparler. François Aloys Müller les a réalisées en 1796, sept ans après la Prise de la Bastille et deux ans avant la Révolution helvétique. Pour en saisir l'intérêt, il convient de remonter à l'origine de la famille Castella dont Tobie aura été le fruit tardif et lumineux.

*

Les premiers Castella – Willermo, Bovon et Johannet, Petrus et Aniset – vécurent aux XIIIe et XIVe siècles à Neirivue. Propriétaires de prés et de pâturages, mais aussi notaires, receveurs, bannerets, ils accrurent leur fortune en ajoutant aux profits tirés de la fabrication du fromage les dots de leurs épouses. La lignée acquit des quartiers de noblesse dès les siècles suivants: Girard et Louis Castella épousèrent

respectivement Isabelle de Lucinge et l'héritière du fief de Villarvolard.

Une architecture de charpentières, de branches et de rameaux se dessine alors des rives de la Sarine jusqu'en Australie. Les Castella marcottent à Gruyères, d'où ils essaiment à Grandvillard, Fribourg et Delley; de Fribourg à Balliswil, Wallenried, Berlens, Villardin et Montet; de Delley à Montagny. Ils s'approprient d'anciens châteaux, lèvent les plans de nouveaux manoirs et de coquettes maisons de campagne; ils s'installent à Châtel-Saint-Denis, Bulle et Estavayer-le-Lac, boivent leur vin tiré des cuves de Cully. Ils se disséminent comme le colza, exercent leur influence dans tout le champ social régional, se battent à l'étranger aux côtés des rois de France et continuent à tirer des gains importants de l'exploitation de leurs domaines agricoles.

Jean-Antoine fait construire en 1706 le château de Delley; quelques années plus tard la Vierge Marie et saint Antoine de Padoue le sauvent d'une mort certaine dans les Flandres alors qu'il commande la Compagnie Castella aux côtés de Louis XIV. Pour les en remercier, il fait ajouter au fond du parc une jolie chapelle.

C'est Tobie, son petit-fils, qui donnera au château son allure définitive. Né le 3 avril 1733, il entre à quinze ans au service du roi de France. On raconte qu'il accepte son incorporation à contre-coeur. Il en est finalement libéré quinze ans plus tard à cause d'une lésion au tympan. Il obtient une pension confortable et se replie avec son épouse Marie-

Francoise de Vevey et leurs quatre enfants à Delley. En 1774, il fait transformer le château, lui ajoute deux ailes et des jardins sur le sort desquels il veillera jusqu'à sa mort en 1815. De la grande salle il embrasse le monde des Alpes au Jura.

Tobie ne désespère pas lorsque la Révolution française s'abat sur l'Europe, il s'adapte aux nouvelles conditions tandis que les détenteurs du pouvoir vacillent. Sa sœur Xavière s'alarme des épisodes de la Révolution helvétique (1798-1803), s'inquiète pour la noblesse et le clergé, qui craignent d'être dépouillés de tout ce qu'ils ont acquis depuis des siècles. Xavière écrit à son frère qu'il sera bientôt plus avantageux d'être la fille d'un paysan que celle d'un patricien; elle déplore le fait que personne n'évite plus les alliances fourchuëus, s'étonne enfin que l'égalité soit si solidement établie que l'on ne distingue plus un noble d'un manant.

Les Castella ne se rétabliront pas de la chute de l'Ancien Régime. Leur nom va même trembler sur ses bases: Castella avant 1782, de Castella depuis, citoyen Castella en 1798, à nouveau de Castella en 1814, Castella en 1830.

La branche de Gruyères jette la première les armes faute d'héritiers, celle de Montagny l'imite en 1923, celle de Berlens en 1890. Les bancs réservés aux Castella dans l'église de Delley sont déplacés loin de l'autel, ils ne sont décidément plus au centre du monde.

*

Le château est abandonné en 1911 si bien que, lorsque Pierre rentre en 1940 de Belgique où ses parents ont immigré, il ne trouve que ruines inhabitées depuis 30 ans. Le dernier des Castella lui rend pourtant un lustre éphémère, récupère sa particule et accueille dans ses salons, en octobre 1959, la fine fleur littéraire de Romandie: Gonzague de Reynold, Hans Zbinden, Maurice Zermatten et Henri Perrochon. On pense alors que le château va connaître une renaissance, à l'image de ce magnolia à fleurs violettes qui, à la fin du mois d'octobre, fleurit une seconde fois à Delley. Il n'en est rien, Pierre de Castella vendra en 1975 ses terres à la Fédération suisse des sélectionneurs et son château en 1983. Il ne restera au dernier représentant de cette noble lignée qu'un nom et une particule qui lui fut restituée au milieu du XXe siècle, qu'il emportera pour toujours en 2006, dans la jolie chapelle qu'il partage avec la Vierge et saint Antoine au fond du parc.

*

Depuis que Tobie est mort l'eau a coulé sous les ponts. On a pensé que le hasard de la naissance céderait la place au travail et au mérite dans la sélection des élites; on a espéré que les concours et les examens barreraient la route au retour des privilèges. Les injustices se sont pourtant rétablies malgré les efforts déployés et le hasard a réintroduit subrepticement son empire. C'est en effet lui et lui seul qui nous fait

habiter ce corps plutôt qu'un autre, dans tel ou tel groupe avec ses avantages, ses biens et ses habitudes. Le milieu dans lequel nous naissons continue quoi qu'on en pense à peser sur nos vies; et c'est sur ce nouveau terreau sélectif qu'une classe d'industriels et de financiers s'est constituée et a capturé les forces vives. Beaucoup de nos concitoyens sont désormais à la presse, bataillent pour accéder à un emploi, le conserver ou simplement maintenir la tête hors de l'eau.

S'il est juste de maintenir dans le jeu social les variations sans lesquelles le jeu de l'évolution s'interromprait, il est également essentiel de ne pas miser exclusivement sur les filières qui rapportent gros et à court terme; il serait raisonnable de ne pas épuiser tous les filons ni d'exploiter toutes les mines d'or, judicieux de protéger les êtres qui ne garantissent aucun profit immédiat, les inadaptés avec lesquels on aura à composer, les vieux, les enfants, les fous. Il serait sage de maintenir côte à côte la fragilité et la robustesse, la réserve et la dépense, le rare et le convenu, le tardif et le précoce, l'inouï et l'ordinaire.

*

Il est temps de revenir à Tobie, à sa vie et à ses jardins. Dès son retour du front il se consacre aux plantes et aux arbres, au blé et à la vigne; il s'informe de la culture des pois et de l'esparcette, bine, amende, greffe, se plonge dans les Elé-

ments de botanique de Pitton (1694) et consulte le Catéchisme d'agriculture de Bexon (1773). Il y apprend que les semences choisies doivent être bien mûres, issues des plantes les plus vigoureuses, purgées de mauvaises herbes. Bexon souligne au passage que le blé doit avoir, avant qu'on le moissonne, atteint son point de maturité; il doit jaillir des épis aux premiers coups du fléau, se détacher lorsqu'on jette les gerbes sur l'aire. Il ajoute que les blés sont beaux et lourds si et seulement si l'homme les soutient de ses travaux réguliers et leur évite ainsi de retourner à l'état sauvage.

Dans sa Flore jardinière de 1809, Jean-François Bastien rappelle que l'agriculture est un des délassements les plus merveilleux que l'on puisse connaître, mais un délassement qui nous requiert tout entier, de la graine mise en terre jusqu'à ce que la plante qui doit en naître soit en état d'en produire à son tour. Son exercice enseigne également le doute: ce n'est pas en effet parce qu'un melon a été trouvé bon et même délicieux à manger, qu'on peut espérer que sa graine en produira d'autres aussi bons; ce n'est qu'une probabilité. On croit entendre Darwin et Mendel.

*

Tobie en est convaincu, le travail de la terre ne fait pas qu'apaiser la faim, il nourrit l'âme. Tobie s'enthousiasme pour les nouvelles variétés et les croisements inédits, passe commande chez des marchands grainiers de Lausanne, Genève, Bâle et Zurich. Il a ses préférences, tourne résolument le dos au jardin français et s'entiche du jardin anglais. Il consacre également beaucoup de temps à la conception et à l'entretien d'un vaste ermitage à l'est du château, sur les rives du ruisseau de la Côte Lombard, qui lui donne l'occasion de développer des considérations religieuses, politiques et morales. Il ne dédaigne pas non plus la culture du trèfle et de la betterave champêtre.

Tobie aménage au nord une terrasse qui surplombe le lac – cent ans avant que Johann Rudolf Schneider oblige celui-ci à se retirer. Il lève au milieu de ce promontoire une colline au sommet de laquelle il fait menuiser un banc qui entoure un jeune platane. Tobie s'y assied de longues heures pour tout à la fois prendre de la hauteur et faire le tour de l'horizon. Car si Tobie, lorsque la Révolution a grondé aux portes de son château, a pris acte de la fin prochaine de ses privilèges, il l'a fait avec la distinction qui caractérise les gens de sa classe. Et s'il a consenti à plonger à nouveau les mains dans la terre, il n'a pas manqué non plus, chaque jour, de lever la tête et de se réjouir du ciel et du lac, dont il aura à se séparer un jour.

*

Tobie pousse une brouette dans le bois de son ermitage, bleu de travail et chemise à carreaux; il travaille en mocassins et ne perd pas le sourire. Nous sommes en 1796, Tobie est sur le point de perdre tous ses avantages, il a déjà déposé sa perruque et ses ors. Tobie bifurque, il se remet à la tâche que ses ancêtres ont dédaignée et à laquelle l'invite sa nouvelle condition. S'il a laissé l'étiquette, il ne s'est pas départi de la distinction aristocratique que la vie facile et le désoeuvrement lui ont fait acquérir. Il a appris à vivre seul, à ne se comparer à personne. Et lorsque le vieux monde vacille, que les futurs citoyens se révoltent, Tobie leur emboîte le pas à sa manière: il s'empare d'une fourche mais ne lâche pas sa pipe, pousse un charroi de fumier avec, sur la tête, un élégant chapeau de jardinier.

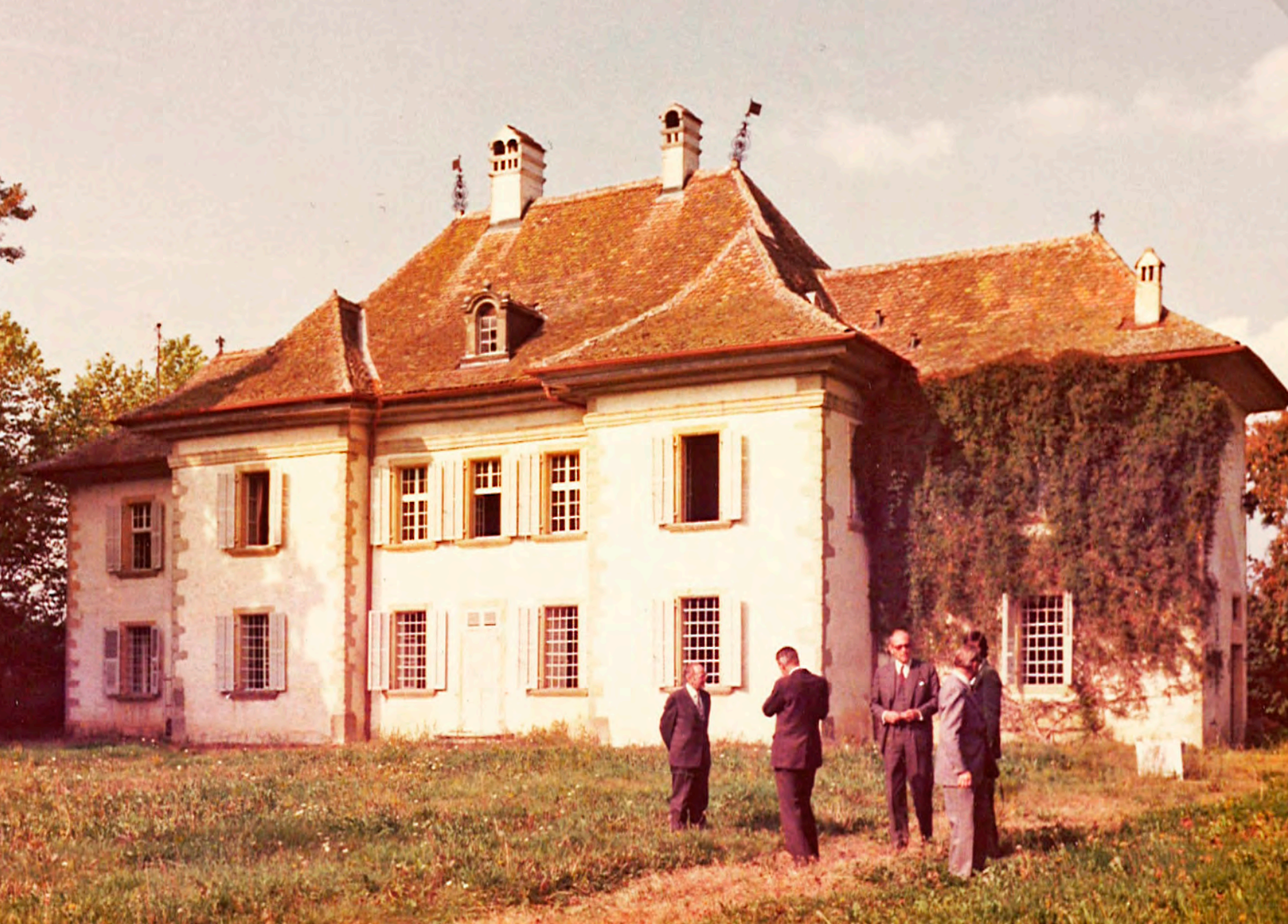
Tobie est le produit singulier d'une mutation induite par la Révolution, il décroche de son groupe et se consacre à ses jardins, son verger et son potager; il ne dédaigne ni l'effort ni la peine. Tobie s'adapte. Mais il se garde de replonger dans l'obscurité de l'immédiat d'où Muh et ses compagnons n'ont jamais émergé; il veut pouvoir s'échapper, rêver, s'émerveiller. Il y a des acquis qu'on ne lâche pas.

La tâche qui nous incombe est immense si l'on souhaite prolonger l'existence de notre espèce en goûtant à l'enchantement sans lequel la vie, hormis celle de durer, n'aurait guère de sens et ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

*

Tobie constitue le premier exemplaire d'une de ces variétés nées au cours de l'histoire. Il est le produit d'une adaptation qui a permis de réunir dans un même corps et un même esprit les qualités de l'ingénieur et celles du ravi, les traits de l'idiot et ceux de l'entêté. Il faudra des années encore pour fixer cette lignée et faire coexister chez nos enfants et nos petits-enfants des vertus que tout oppose.

Et si cela se peut, je voudrais qu'on donne à une nouvelle variété de blé, – lorsqu'elle sera assez stable, homogène, performante et distincte pour être inscrite sur la liste des variétés recommandées –, le beau nom de Tobie, en souvenir de cet homme raisonnable et passionné, qui a trouvé un équilibre entre ciel et terre, à l'ombre de l'un de ces platanes auxquels il a voué un mystérieux attachement. Ou le nom de Muh, en souvenir de cette femme qui, née trop tôt, n'aura connu ni paix ni repos.



ELEMENS
DE
BOTANIQVE
Tome I.
Vermeulen sculp.

Merci à Clara Agustoni, Dario Fossati, Mireille Godel, Roger Jaquiéry, Lionel Pernet, Jean-Pierre Rochat, Jean-Daniel Savary, Peter Thomet, Verena Villiger et Jérôme Bullinger.

Et à toute l'équipe de Delley qui m'a ouvert les portes de son château: Alain, Alexander, Amélie, Antoine, Bujar, Caterina, Christian, Christoph, Daniel, Daniela, David, Evelyne, Flavio, François, Gilbert, Karl-Heinz, Mélanie, Patrice, Rahel, Rainer, Roland, Sylviane, Sylvie, Willi et Yvan.

Clara Agustoni, Vallon: côté jardin, côté cour, Musée Romain de Vallon, 2006

Alain Bosson, La Bibliothèque de Castella de Delley, Université cantonale et universitaire de Fribourg, 2011

Roger Caillois, Les jeux et les hommes (1958), Gallimard Folio essais, 1992

Pierre de Castella de Delley, Temps révolus, 1300-2006, Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, 2013

Thomas Hunkeler, Simone de Reyff et Lucas Giossi (édition), Usages du livre à la fin de l'Ancien Régime | Autour de la bibliothèque Castella, Infolio, 2015

Romain Jurot et Silvia Zehnder-Jörg (édition), Une famille bourgeoise étoilée: les Castella, Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, 2012

Peter Moser, Sélectionner, semer, récolter, Hier + Jetzt, 2003

Gustave Roud, Journal I 1916 -1936, Empreintes, 2014

Laurence Roudard et Marcel Mazoyer, Histoire des agricultures du monde, Seuil, 2002

Judith Schlanger, La Vocation, Hermann, 2010

Jean-Loup Trassard, Dormance, Gallimard, 2000

Crédits photographiques

©Musée d'art et d'histoire, Fribourg

©Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne. Photo Y. André